

Morales espiègles

Michel Serres



Le Pommier **manifeste**

morales
espiègles

Relecture : Valérie Poge
Mise en pages : Marina Smid

Illustration de couverture : *Don Quichotte et Sancho Panza*, huile sur toile par Honoré Daumier, vers 1870, collection particulière © Agnew's London / Bridgeman Images.

Couverture : Lunapark/Bianca Gumbrecht

© Éditions Le Pommier - Humensis, 2019
Tous droits réservés
170 bis, boulevard du Montparnasse
75014 Paris
www.editions-lepommier.fr

ISBN : 978-2-7465-1884-1

morales espiègles

michel serres
de l'académie française



Le Pommier **manifeste**

Doux fut le trait, qu'Amour hors de sa trousse,
Pour me tuer me tira doucement,
Quand je fus pris au doux commencement
D'une douceur si doucette ment douce.

Doux est son ris, et sa voix qui me pousse
L'âme du corps, pour errer lentement,
Devant son chant marié gentement
Avec mes vers animés de son pouce.

Telle douceur de sa voix coule à bas,
Que sans l'ouïr vraiment l'on ne sait pas,
Comme en ses rets Amour nous encordelle.

Sans l'ouïr dis-je Amour même enchanter,
Doucement rire, et doucement chanter,
Et moi mourir doucement auprès d'elle.

Ronsard, *Les Amours*, sonnet XXXVIII

Pour mes trois héros bretons :
Lydie Émeraude, princesse des airs
Thomas Coville, seigneur de la mer
Jean-Loup Chrétien, maître de l'espace

En admiration

Préface

Pour chanter nos vingt ans dans les Pommes, mon éditrice me demanda d'écrire quelques lignes. Les voici. Pour une fois, j'y entre en morale, comme en terre exotique, sur la pointe des pieds.

On disait jadis de l'Arlequin de mes rêves, bienheureux comédien de l'art, qu'il corrigeait les mœurs en riant. Devenu arrière-grand-père, son disciple a, de même, le devoir sacré de raconter des histoires à ses petits descendants en leur enseignant à faire des grimaces narquoises. Parvenus ensemble à l'âge espiègle, j'en profite pour leur dire de l'humain en pouffant de rire.

Oui, parler chute et rédemption sous le patronage de la belle espiègle qui lança notre aventure en mangeant une pomme sous le Pommier.

Chahuter

Désobéissance

À ceci qu'Il nous donne sans cesse la liberté de Lui désobéir, nous reconnaissons Dieu comme notre Père. À peine installés au paradis terrestre, Adam et Ève s'empressèrent de manger pomme et pépins pour laisser aussitôt ce lieu de délices en fuyant vers les horizons flous de l'histoire. Dès qu'il accède au langage, le petit d'homme se met à dire non, celles et ceux parmi vous qui en élevèrent l'apprirent souvent à leurs dépens.

Contrairement à ce que l'on dit parfois, cette bienheureuse désobéissance résout

beaucoup de problèmes. En accumulant des sottises noires et une expérience qui sert peu, une génération quelconque bloque l'histoire de sorte que nul ne voit plus, à un moment, comment s'en sortir ; seuls quelques enfants narquois débloquent parfois la situation en prenant les choses d'une autre façon. Parmi les animaux qui désobéissent rarement, ceux que l'on appelle automates génétiques suivent un instinct programmé depuis l'origine de leur espèce : voilà pourquoi ils n'ont d'histoire que l'évolution. Nous changeons, progressons et régressons, nous inventons l'avenir parce que, déprogrammés, nous désobéissons. Voilà donc le moteur de l'histoire ?

Chahut

Tout ce préambule ennuyeux de théologie et d'histoire naturelle mêlées pour faire passer une difficulté qui étrangle mon commencement. Oui, lorsque je le quittai

voici plus d'un demi-siècle, j'ai laissé à mon vieux collègue un péché à confesser. Parvenu à un âge avancé, je rattrape ce retard ; cela tire moins à conséquence. Dans certains ordres monastiques existait la tradition de la confession fraternelle : à temps réguliers, les solitaires en groupe avouaient devant la communauté assemblée leurs manquements à la règle. Voici donc mon aveu public et tardif : j'ai désobéi, je n'ai jamais cessé de me conduire comme un intenable chahuteur, redouté de tous mes maîtres. Je vous demande donc d'écouter, dès l'ouverture de ce livre, une confession de père-grand.

Je me confesse avec délectation de batailles de polochons dont les plumes, en deux minutes, voletaient en toutes directions induisant dans le volume global du dortoir une visibilité rapprochée quasi nulle, et déchaînaient en nous un rire dont nos abdominaux, douloureux de courbatures, se souvenaient au moins une

semaine. Oui, j'ai été collé, comme on disait alors, tous les dimanches et, pour faire bonne mesure, la plupart des jeudis ; renvoyé plusieurs semaines, l'année du bac, je n'ai été récupéré au dernier moment que sous l'espoir fallacieux d'améliorer les statistiques du collègue.

Je me confesse, en outre, d'avoir organisé, encore au dortoir, des veillées mémorables, où, la lumière éteinte, chacun d'entre nous imitait le coq, le cochon, la vache, la jument, l'oie et le canard, sans oublier la fermière et le métayer, qui, de leur voix grasse, enjoignaient en patois aux poules de rentrer, pour pondre, à la basse-cour. Je l'avoue avec vanité, je tenais brillamment les partitions, éminemment délicates, de la pintade et du dindon. Surtout ne me demandez rien, je serais encore capable de les reproduire. Aucun concert de musique dite classique ne me donna, au cours de ma vie, d'aussi hautes jouissances que cette symphonie animale

exactement mimée. À cette époque, tous les pensionnaires avaient encore l'expérience de la vie à la campagne ; on s'y serait cru. Pour corser la représentation, le fermier choisissait bruyamment le porcelet à tuer, qui se débattait vivement et poussait, en cherchant à s'échapper, les cris aigus et lamentables que l'on entend dans les abattoirs. Le surveillant n'y pouvait rien : dès qu'il rallumait la lumière, tous les chérubins, silencieux et innocents, dormaient paisiblement ou, du moins, faisaient semblant. Il éteignait alors et la basse-cour, aussitôt, hennissait, meuglait, roucoulait, gloussait, accompagnant de son orchestre le solo du cocorico dominant. Mieux, en ces temps préhistoriques, une propreté douteuse répandait alentour des fumets de purin, dont les effluves lourds accentuaient l'idée que l'on se trouvait en situation.

Je me confesse encore d'avoir persécuté le surveillant. Il dormait dans une sorte de

réduit fermé parmi quatre-vingts lits serrés les uns contre les autres, quinze au collège d'Agen, cinquante au lycée Montaigne, à Bordeaux, et cent à Louis-le-Grand. À mon commandement, quatre-vingts chasseurs sortaient en silence de leurs couches étroites, à minuit sonnant, polochon en main, pieds nus sur le parquet sans aucun bruit, pour se grouper comme des voleurs autour de l'île où reposait l'autorité. Hop! et tous les polochons volaient pour atterrir au milieu de cette île, réveillant le surveillant, quasi enterré sous un monceau épais mais léger d'oreillers; le temps que, tout emplumé, il se débarrasse de ce tas et se lève furibard, chacun, revenu à sa niche, dormait divinement. Ni vus ni connus, les terroristes.

Le chahut fut donc ma première expérience sociale et la seule. Nul ne me l'apprit, sans doute; croyez-le, je reçus ce don des ADN conjugués de mes parents

ou, directement, de la divine sagesse qui nous garde. Il fut aussi ma seule et réelle ambition politique ; comme un lieutenant sur le front de bataille ou un maire de village ceint de son écharpe, j'ai su vraiment mener des groupes d'hommes, en rangs serrés, pour un projet bien précis, sans colère ni méchanceté, toujours pour rire. Vue sous cet angle, la politique se révèle délectable.

Les princes du chahut

Mais je ne fus, je l'avoue encore, qu'un petit orfèvre en chahut. J'en connus, par après, de royaux. Professeur à l'École normale, il m'arrivait, à la fin des cours, d'aller saluer le directeur avec qui j'entretenais des relations de travail et d'amitié. Un après-midi, je ne sais plus le mois ni l'année, la porte de son bureau étant ouverte, je m'approchai ; je l'entrevis de loin s'entretenir au téléphone ; de sa main libre, il me fit signe d'entrer, puis de me saisir de l'écouteur. Une voix

de stentor, celle de Pompidou, alors Premier ministre du général de Gaulle, y agonisait d'injures le pauvre Hippolyte – c'était le nom du directeur –, son ancien condisciple de la même promotion. Le chef du gouvernement lui ordonnait de venir sans attendre reprendre sa girafe à l'Élysée. Quelle girafe? Je n'y comprenais goutte et Hyppolyte, s'étranglant de rire, répondait à la rafale furieuse de l'autre que son « ongulé », il pouvait se le mettre... Ils raccrochèrent violemment et le directeur me raconta l'épisode suivant.

À la fin de la décolonisation, beaucoup de notables d'Afrique, anciennement sénateurs ou députés, devinrent présidents de leurs régimes respectifs. Ils firent alors, l'un après l'autre, des visites officielles en France, en tant que chefs d'État. À la veille de l'un de ces voyages, celui d'Houphouët-Boigny je crois bien, deux normaliens, spécialistes en histoire naturelle et donc familiers des lieux, enivrèrent les gardiens

du Jardin des plantes et volèrent à ces spécialistes leur grande girafe mâle qu'ils embarquèrent dans un camion à toit ouvrant. De son long cou et de ses petites cornes, la pauvre bête emprisonnée, dépassant de très haut l'ouverture du véhicule, se voyait de loin. Quand, arrivé d'Orly, le cortège présidentiel embouqua le quai Saint-Bernard, d'une manœuvre habile, quoique risquée, trois ou quatre coups élégants de volant et deux, rapides, d'accélérateur, l'équipage entier, girafe, étudiants, estafette, s'y joignit.

Les voilà à la suite des voitures noires, police devant, ministres derrière, pin-pon, longeant la Seine, la traversant au pont Alexandre, puis arrêtés devant l'Élysée, où, d'un ton leste, ils déclarent au maître de cérémonie qu'ils apportent le cadeau de l'hôte illustre à la France éternelle. On s'empresse aussitôt d'avertir le général, qui, d'un de ces mots dont il avait le secret, remercie avec noblesse Houphouët-Boigny,

stupéfait d'apprendre qu'il avait fait ce geste sans le savoir ; pis, la girafe manque dans son beau pays. Mais tout le monde s'incline et respecte en silence, comme d'usage. Puis, du perron, les huiles entrent dans les salons, où les discours durent et le champagne coule. Pendant ce temps, la girafe brame de faim (les girafes brament-elles, je ne sais), pisse partout et le reste, s'agite avec violence, casse les glaces, met en péril l'équilibre fragile de sa nacelle, défonce la tôlerie, menace de s'échapper pour, qui sait, envahir le palais, peut-être y briser la porcelaine..., bref mène un chahut géant dans la cour d'honneur, à son ordinaire d'une paix souveraine. Assourdi par le bruit, le général ordonne à son Premier ministre de mettre bon ordre à cette chienlit. Pompidou sort et se trouve alors nez à nez avec mes deux jeunes camarades, hilares, épanouis, dont la bonne humeur ne fait aucun mystère du canular ; ils se moquent, de surcroît,